

BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE  
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME PREMIER

II

1882

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE

65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE

PARIS

G. MASSON, LIBRAIRE

20, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1883

maitres dans cette science. Ce n'est pas plus ici le lieu d'exposer les idées soutenues par l'illustre naturaliste anglais que d'en discuter la valeur. Nous nous bornerons à constater que la doctrine généalogique a pris aujourd'hui une place prépondérante dans la Science, et que le nombre de ses adversaires va chaque jour diminuant; ce résultat, dû à l'auteur de l'*Origine des espèces* prouve l'importance de son œuvre qui marque une ère nouvelle dans l'étude de la nature vivante.

Son nom restera parmi ceux des rares génies dont les conceptions ont modifié les données fondamentales de nos connaissances et ont ouvert à l'esprit humain de nouveaux horizons.

## PRÉSENTATION

## DÉVELOPPEMENT EXTRAORDINAIRE DES MEMBRES POSTÉRIEURS CHEZ UN JEUNE HOMME

PAR M. LE D<sup>r</sup> LACASSAGNE

Le sujet que présente M. Lacassagne est âgé de trente ans. Il est presque aveugle et ses muscles sont remarquablement atrophiés, le mollet a presque disparu. En revanche, ses extrémités se sont allongées d'une façon démesurée. Son pied mesure 33 centimètres, mais il est assez déformé.





## COMMUNICATION


## LE SVĀSTĪKA OU CROIX GAMMÉE SYMBOLE RELIGIEUX

PAR M. DE MILLOUÉ

Dans un mémoire lu au congrès des Orientalistes de Lyon (p. 119 et suivantes du compte rendu), M. Chantre signalait la fréquence, sur divers objets de l'*Age du bronze* et principalement sur les poteries, d'un ornement particulier qu'on a nommé *croix grecque archaïque*, *croix gammée* et *svāstīka*, et appelait l'attention sur la coïncidence de l'usage de ce même signe à l'époque actuelle chez les peuples de l'Extrême Orient. Frappé de retrouver cet ornement sur un grand nombre de pièces de la collection Schlieman (fouilles d'Hissarlik), actuel-

lement à Berlin, j'ai cherché à déterminer la valeur symbolique de ce signe et les rapports qu'il peut indiquer entre nos contrées et les pays orientaux à l'âge du bronze. C'est le résultat de ces recherches que je vous présente aujourd'hui.

A première vue, il paraît y avoir une différence notable entre la croix gammée des poteries préhistoriques et archaïques et le Svâstika hindou, la première a ses ailes ou crampons tournés de *droite à gauche* , l'autre de *gauche à droite* ; mais cette différence, sur laquelle se fonde M. Westropp, dans une étude sur la collection Schlieman, (*Indian Antiquary*, t. VII, 1878) pour prétendre qu'il n'y a aucune corrélation entre la *croix archaïque grecque* et le *Svâstika*, me paraît absolument arbitraire et de nulle valeur. Nous avons, en effet, au Musée Guimet, deux statues de Bouddhas qui présentent ce signe; l'une, de provenance chinoise, c'est un Amida, porte sur sa poitrine un *Svâstika* dont les crampons sont tournés de *droite à gauche* ; l'autre, un Jiso, de fabrication japonaise, a son socle orné d'un *Svâstika* tourné de *gauche à droite* . Il n'y a donc là, j'en suis certain, qu'une fantaisie ou une inadvertance de l'artiste.

L'auteur que je viens de citer veut que ce signe soit un simple poinçon, une sorte de marque de fabrique dérivée de cette marque primitive  qu'on voit sur certaines poteries grecques très anciennes et dont les interstices forment en réalité une croix; l'ornement qui nous occupe serait une modification simplifiée de cette marque enjolivée au moyen des ailes ou crampons. Mais alors comment expliquer la présence d'une marque de potier sur des objets très différents, des poteries, et des bronzes, par exemple, et surtout sa fréquence? Car on trouve cet ornement en Grèce, en Italie, en Sicile, en Suisse, en Angleterre, en France, dans la Scandinavie et dans tout l'Orient, à l'exception toutefois de l'Égypte, de la Syrie, de la Babylonie et de la Chaldée. Peut-on admettre que ce soit un ornement de pure fantaisie adopté par les artistes de cette

époque? Là encore, il faut, je crois, répondre par la négative. Pour moi, c'est évidemment un symbole religieux.

Dans son livre de la *Science des Religions*, Burnouf traite la question du Svâstika dans l'Inde et chez les Grecs, avec une certaine étendue. Il n'hésite pas à attribuer, sinon une même origine du moins une signification identique, à ce signe qui, d'après lui, représente les deux morceaux de bois (*Arani*) d'où on faisait jaillir le feu par frottement. Les ailes de la croix seraient les crampons au moyen desquels on fixait sur le sol la planchette percée d'un trou sur laquelle s'appuyait et frottait le bois pointu (*pramantha*) qui devait, par un mouvement de rotation rapide, produire l'étincelle.

Il appuie son opinion des preuves étymologiques suivantes :

Les Grecs, pendant longtemps, ont obtenu le feu par friction et les deux pièces de bois inférieures, qui reposaient sur le sol placées l'une contre l'autre à angle droit, étaient appelées *στρωπος*, mot dérivé soit de la racine *stri*, « reposant sur la terre » (latin *sternere*), soit du sanscrit *stâvara*, ferme, solide, immobile, immuable. Plus tard, lorsqu'ils eurent appris à se procurer le feu d'une autre manière, le mot *στρωπος* ne signifia plus que *croix*.

Burnouf remarque que le Svâstika a été le symbole sacré par excellence des Aryens. On le comprend sans peine quand on songe à l'importance que devait avoir la production du feu pour des peuples primitifs. Nous trouvons la preuve de cette importance dans le grand nombre des hymnes du Vêda consacrées à Agni, le dieu du feu ; feu du sacrifice naissant de l'Arani sous la main du prêtre. Mais Agni est également le dieu du feu céleste ; il se manifeste dans la foudre, il éclate dans toute sa splendeur dans les rayons brûlants du soleil. Aussi est-il le premier, le plus important des dieux et, selon certains hymnes, en lui se résument toutes les autres divinités. Qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce que le symbole de ce feu bienfaisant figurât sur des objets dont la fabrication eût été impossible sans son aide et dont on lui attribue même l'invention ; car Agni devient Twachtrî quand il fond et travaille les métaux, Viçvakarman,

quand il enseigne aux hommes les arts les plus utiles. C'est ainsi que nous voyons en Grèce, Hestia, le feu du sacrifice et du foyer devenir Hephaistos, l'artisan divin et Prométhée, le créateur (en sanscrit, Pramantha, lance, épieu, et, par suite, le bâton de l'Arani), et que, dans l'Italie, nous retrouvons encore la même idée, sous les mythes de Vesta et de Vulcain.

Remarquons encore, à l'appui de cette hypothèse, qu'en Grèce, le Svâstika est consacré à Zeus, le dieu du ciel et symbolise la foudre, de même que dans la Scandinavie nous le retrouvons comme emblème de Thor le dieu de tonnerre.

Le Svâstika est quelquefois consacré à Vishnou, mais le plus souvent, dans l'Inde, c'est un symbole bouddhique et surtout jaïnique. Il orne les temples de Bouddha, il figure même sur ses statues, soit sur la poitrine, soit sur le socle, ainsi que nous en avons des exemples au Musée Guimet, comme je viens de vous le dire.

Comme symbole bouddhique on attribue au Svâstika l'origine suivante :

Ce serait un caractère pâli archaïque composé des deux  $\perp$  *sâ* et  $\perp$  *ti*, soit  $\perp$  *sâti* forme pâlie du mot sanskrit *svâti*, « c'est bien, ainsi-soit-il, » et il représenterait le fatalisme bouddhique, la résignation

Selon d'autres il symboliserait la *Roue de la Loi*, et ses crampons tournés de *gauche à droite* indiqueraient le mouvement rotatoire de la roue.

D'autres enfin veulent y voir un emblème solaire.

M. Samuel Beal, le savant sinologue, décompose le signe; dans la croix simple, il voit l'emblème de la terre  $\perp$ , ou des quatre points cardinaux; les crampons indiqueraient par leur direction le mouvement apparent du soleil autour de la terre. Il se fonde sur le sens du caractère chinois  $\boxplus$  (une croix inscrite dans un carré) qui signifie un *espace de terre, un enclos*, et sur le caractère *midi*  $\perp$  (une croix, la terre surmontée d'une sorte de dais ou de niveau, le ciel, avec un point qui indique le soleil au zénith.)

Selon l'explication japonnaise, le Svâstika serait le caractère chinois *man* 卐 10.000, qui signifie *l'infini, ce qui est parfait, excellent*, et s'emploie comme signe de *bonheur*. Je crois que cette explication ne prouve pas autre chose que l'adaptation du sens du caractère chinois à un symbole apporté de l'Inde avec le bouddhisme.

Quel que soit, du reste, le sens qu'on attache au Svâstika bouddhique, nous ne pouvons l'accepter qu'à titre de renseignement et de document pour arriver à la détermination de la valeur symbolique de nos svâstikas préhistoriques, qui ont de beaucoup précédé l'apparition du bouddhisme dans l'Inde, puisqu'elle ne remonte pas plus haut que le sixième siècle avant notre ère (Çākya Mouni est mort vers 543 av. J.-C.); l'adoption de ce signe par les bouddhistes nous permet seulement de supposer qu'il avait dans l'Inde, à cette époque, la valeur d'un symbole religieux. Ce serait au Brahmanisme primitif, à la forme religieuse qui a succédé immédiatement au Védisme, ou peut-être au Védisme lui-même qu'il faudrait faire remonter la création de ce symbole.

Ici, Messieurs, je me permets de proposer une hypothèse, sans vous dissimuler toutefois que je suis en contradiction avec la plupart des auteurs qui ont traité le sujet que je vais aborder, c'est que l'invention du svâstika pourrait bien être attribuée aux Jâins.

Je vous ai dit en commençant que le svâstika était surtout un emblème très fréquent dans la religion jâina. Les Jâins constituent une secte religieuse de l'Inde très proche parente du bouddhisme. Elle est très mal connue jusqu'ici, faute de documents authentiques; les livres religieux, assez nombreux, sont tous relativement modernes, même le Yogâsûtra, le Baghavati et le Kalpa-sûtra; ce dernier a été rédigé, dans sa forme actuelle, vers le cinquième siècle de notre ère. Je dis rédigé, car, de même que tous les livres sacrés de l'Inde, ce livre renferme des morceaux de styles très différents, remontant à des époques plus ou moins anciennes et on peut supposer

sans trop de scrupule qu'il s'est propagé par tradition pendant plusieurs siècles avant que sa forme soit fixée par l'écriture.

Presque tous les auteurs regardent la religion jaïna comme une corruption du bouddhisme et assignent à son origine une date qui varie entre le deuxième siècle avant et le cinquième siècle après J.-C. Ses dogmes, autant qu'on les connaît sont ceux du bouddhisme exagérés sur certains points, comme, par exemple, en ce qui regarde le respect de l'existence des animaux. Les dévots jaïnas poussent ce respect jusqu'à balayer le sol devant eux avec une branche d'arbre, de peur d'écraser quelque ver ou autre petit animal; de ne boire que de l'eau filtrée à l'instant même, de porter toujours un voile devant leur bouche de crainte d'avaler involontairement quelque insecte ou quelque animalcule. Ils poussent le jeûne à ses limites les plus rigoureuses, ne se permettant que bien juste ce qu'il faut pour ne pas mourir d'inanition, n'assaisonnant jamais leur riz ou leurs légumes et pour comble de macération ne portant souvent aucun vêtement dans quelle que saison que ce soit. Dans ce cas ils prennent le nom particulier de *Digambaras*; je crois que ce sont les γεννοί ou γυμνοσφισταί des auteurs grecs qui ont écrit sur l'Inde.

Ils s'attribuent vingt-quatre, Jīnas ou sages instructeurs ayant vécu chacun plusieurs milliers d'années, ayant tous enseigné la même doctrine, et dont le dernier, Mahāvīra, aurait été le percepteur, l'initiateur de Çākya-Mouni. Ils se donnent à eux-mêmes les noms de *Çrāmanas*, auditeurs, et de Tirtikas, du sanskrit *Tīrta*, une pièce d'eau, un étang sacré où se font les ablutions. Les bouddhistes appliquent ce même nom de *Çrāmanas* à leurs propres fidèles laïques par opposition aux *srāvakas* ou *Bhikshous* prêtres ou moines. Les Jaïnas appellent Magadhi leur langue sacrée, tandis que les bouddhistes donnent à la leur le nom de Mahā-Magādhi. Enfin ils ont conservé le système indien des castes.

Ils ont élevé un grand nombre de temples d'une architecture très remarquable et surtout des idoles colossales, taillées en

plein granit, placées généralement sur des sommets de montagnes. Leurs idoles sont toujours nues. Les plus remarquables sont celles de Bamian et de Belligola. Les emblèmes de ces idoles sont divers animaux, tels que crocodiles, bœufs, poissons, etc., le svâstika emblème de Suparçva, le 7<sup>e</sup> des 24 Jinas, une sorte d'ornement en forme de nœud ou de fleur à quatre pétales qu'ils appellent *Çrivasta* et enfin une sorte de svâstika compliqué, le *nandyâvarta* qui rappelle absolument l'ornement que nous appelons *grecque*. Chacun de ces emblèmes est spécial à un jina, particulier.

Si les savants européens n'ont pas cru devoir leur accorder une antiquité supérieure à celle du bouddhisme, tant à cause de la ressemblance des rites et des dogmes des deux religions que du peu d'ancienneté présumée des inscriptions et autres documents connus qui se rapportent à leur religion, ils se prétendent, eux, les prédécesseurs des bouddhistes, qui ne seraient que des hérétiques de leur croyance. S'il n'y avait que leurs propres dires, la question serait bientôt tranchée, et nous pourrions sans hésitation passer condamnation sur leurs prétentions. Mais il peut y avoir doute; des auteurs sérieux ont pris leur défense avec quelque apparence de raison; ainsi le colonel Mackensie leur attribue une origine antérieure au septième siècle avant J.-C. se fondant sur une inscription commémorative d'un patronage royal à propos de leur établissement de Sravana Belligola dans le Dékhan, mais cette inscription est un fait isolé. Colebrooke et Lassen les feraient remonter au neuvième siècle avant notre ère. C'est justement sur cette question de l'ancienneté des Jâinas que porte mon hypothèse.

Quand on étudie d'un peu près le bouddhisme on est frappé des faits suivants :

Çākya Mouni émet comme axiomes, sans jamais essayer de les démontrer, certains points tels que l'existence éternelle du monde sans créateur et sans création, l'immortalité de l'âme, la métempsychose, la pluralité des mondes habités, le souvenir dans la vie présente des existences précédentes, etc. Ces notions

étaient donc connues et admises de son temps et cependant, pour la plupart, elles ne sont pas brahmaniques. Il parle constamment de l'éternité du bouddhisme ; il dit qu'il n'est pas le premier Bouddha, mais bien le successeur de plusieurs autres sages qui ont vécu avant lui, et il a grand soin de bien établir que la doctrine qu'il enseigne est la même que la leur, développée dans les mêmes termes. Il ne se pose pas en fondateur, mais en propagateur d'une croyance bien antérieure à lui. Enfin, dans beaucoup de ses prédications, il s'élève avec une grande violence contre les hérétiques Tirthikas, et l'impudeur de leur nudité.

Si nous rapprochons ces faits des prétentions des Jâïnas, si nous considérons que les livres sacrés de Ceylan (c'est-à-dire ceux qui renferment la plus pure doctrine bouddhique) établissent l'existence de vingt-quatre Bouddhas antérieurs à Çakya Mouni, dont ils nous donnent même les noms ; si nous accordons toute l'importance qu'elles peuvent avoir aux malédictions du Bouddha contre ces hérétiques Tirthikas, pour lesquels il montre une haine violente, bien différente de la pitié dédaigneuse qu'il affecte pour les Brahmanes ; si nous considérons enfin qu'il est impossible qu'une religion nouvelle ait, du temps même de son fondateur, des dissidents aussi nombreux que paraissent l'avoir été les Tirthikas, nous arrivons à admettre la possibilité de l'antériorité des jâïnas sur les bouddhistes, dont le prophète Çakya-Mouni ne serait plus qu'un réformateur de cette religion jâïna.

Quant à établir d'une façon plus précise leur antiquité, dire s'ils remontent au septième, au neuvième siècle avant notre ère ou même plus haut, c'est absolument impossible. Peut-être cependant l'archéologie préhistorique pourra-t-elle nous venir en aide, en rapprochant les différents symboles qu'elle relève sur les objets découverts dans ses fouilles, tels que le Svâstika, le losange (un autre symbole absolument Jâïna, qui figure sur la statue assise de forme bouddhique trouvée à Amiens), le Çrivatsa, et le Nandyâvarta qui est l'emblème particulier d'Ara, le 18<sup>e</sup> des 24 Jînas.

Quoi qu'il en soit, que le svâstika ait une origine jaïnique, védique ou brahmanique, qu'il symbolise le feu tiré de l'Arani le soleil, la terre, ou que, comme toutes les croix archaïques qu'on rencontre partout dans l'ancien et le nouveau monde, qu'il soit le symbole de la fertilité et de la génération (la terre traversée par l'eau fertilisante qui la pénètre), je crois pouvoir affirmer qu'il a absolument une valeur religieuse, qu'il a été apporté en Occident en même temps que le bronze, par les conquérants aryens, probablement les Celtes, et que cette introduction doit remonter à l'époque de la séparation des peuples aryens, avant qu'ils ne pénétrassent dans l'Inde, c'est-à-dire vers le seizième siècle avant l'ère chrétienne.

En terminant, je rappellerai que le Svâstika disparaît des objets grecs vers le sixième siècle av. J.-C., probablement lorsque les traditions indiennes achevèrent de s'effacer, et qu'il fut adopté comme symbole chrétien dans les premiers temps du christianisme, ainsi qu'on peut le voir dans les catacombes de Rome, soit par suite d'une réminiscence orientale, soit pour dissimuler la véritable forme de la croix. Ce fait est intéressant en ce que le svâstika n'était pas en usage dans la Judée.

La séance est levée à cinq heures trois quarts.

L'UN DES SECRÉTAIRES : DE MILLOUÉ.

---